

Comment laisser ouvert le futur passé? La mission PATSTEC a réussi en moins de quinze ans à rendre pleinement légitime la question du patrimoine scientifique et technique contemporain. C'est une réussite incontestable. La mission est reconnue par tous les grands musées européens comme l'expert en la matière. Mais PATSTEC va devoir faire face à une grande question : comment faire en sorte que les générations futures, en recevant les objets minutieusement sauvegardés et mis en valeur par la Mission, puissent à la fois les comprendre et disposer de cet héritage en toute liberté? Les donner à comprendre, c'est les mettre en contexte, les encadrer d'un discours historique précis. Mais si ce cadrage est trop rigoureux, il risque de passer à côté des exigences historiographiques de nos descendants, à qui nous nous devons de laisser toute latitude pour écrire leur histoire du xx^e siècle. L'écrire à leur place dès à présent aurait pour seul effet de se substituer à eux prématurément. Trois images pour me faire mieux comprendre.

De quand date la mode des *time capsules*? Sans doute de la fin du xix^e siècle. Il s'agissait d'enfouir dans le sol, notamment à l'occasion de la construction d'un bâtiment, un tonneau hermétiquement scellé contenant divers objets représentatifs de l'époque. Il était écrit sur la capsule qu'il ne fallait pas l'ouvrir, par exemple, avant cent ans. J'ai le souvenir d'avoir lu dans la presse des comptes rendus de telles exhumations, mais je n'ai jamais su ce que les historiens (ou les archéologues) faisaient ensuite des objets préparés à notre intention. Les donnaient-ils à un musée qui les mettait sous vitrine ou en réserve? En tiraient-ils des expositions ou des textes savants? Un peu comme si les chercheurs avaient été finalement bien en peine de les exploiter. L'explication est sans doute que les objets placés dans ces *time capsules* étaient choisis comme autant de messages envoyés à la postérité. À l'époque, leur dimension emblématique devait paraître évidente. Et du coup, ils étaient livrés comme tels, sans explication. Cent ans plus tard, ils n'ont plus qu'un statut de *curiosités*.

Seconde image, totalement fictive, cette fois. Soit une immense arche de Noé – un de ces hangars géants comme il en existe partout – où s'accumuleraient des milliers d'objets scientifiques et techniques, petits ou énormes, encore sales ou déjà bien nettoyés, esthétiquement plaisants ou plutôt repoussants, avec des fils sortant de tous leurs trous comme des poils noirs. Et on entasserait, et on sauvegarderait – des laboratoires entiers. Puis, un jour, lorsque cette arche serait pleine à ras bord, on fermerait et scellerait ses portes en plaçant un panneau en diverses langues : « patrimoine scientifique et technique de la fin du xx^e siècle – à n'ouvrir sous aucun prétexte avant la fin du xxi^e siècle ». Et on recommencerait ailleurs.

Revenons à des réalités plus tangibles. Dans nombre de musées ethnographiques du monde occidental, on se demande aujourd'hui que faire avec les milliers de masques, de pirogues et de sagaies que les missionnaires et les ethnographes de la seconde moitié du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècle ont fait renvoyer par bateaux entiers. Une photo particulièrement édifiante, étalée sur une double page, ouvre ainsi l'ouvrage dirigé par Clémentine Deliss et Yvette Mutumba, *Foreign Exchange (or the stories you wouldn't tell a stranger)*. Face à ces amoncellements d'objets, la question de Jean Jamin reste d'actualité : « Faut-il brûler les musées d'ethnographie ? ». En 2002, l'exposition du musée d'Ethnographie de Neuchâtel, *Le musée cannibale*, proposait diverses alternatives aux autodafés, osant symboliquement mettre le feu aux poudres et provoquant remises en question, rénovations ou réinventions qui se poursuivent encore aujourd'hui.

Ce que mes trois récits tentent de dire, c'est qu'il est évidemment illusoire de penser que PATSTEC va pouvoir livrer en vrac aux générations futures des objets scientifiques et techniques des années 1945-2015 non choisis, non nettoyés, non présentés. Certes, ce serait une réponse à la proposition qu'il faut laisser nos descendants faire leur histoire, sans leur imposer la nôtre. Mais la démonstration est faite par l'absurde que l'arche de Noé n'est pas la bonne voie. Comme ne l'est pas non plus celle des objets emblématiques à exhumer cent ans plus tard : ces choix imposés sans explication n'aident pas les historiens et archéologues d'aujourd'hui. La mission PATSTEC se trouve donc devant une double exigence : contextualiser le *futur antérieur*. Pour y répondre, l'expérience des anthropologues des musées d'ethnographie peut s'avérer utile. La réflexion qu'ils mènent depuis une vingtaine d'années sur le sort à réserver aux collections pléthoriques de leurs réserves peut éclairer celle que la mission PATSTEC devra conduire au cours des prochaines années.

Et puis, il y a une piste plus poétique : le dialogue avec l'art contemporain. Certes, le discours sur les relations entre les arts et les sciences est devenu inaudible, à force d'être répété partout. Mais il y a des exceptions, tant parmi les artistes que parmi les acteurs institutionnels. Je songe par exemple à l'article de Marc Boissonnade, « Briller comme un plus tard » dans le numéro « Sciences et techniques. Une culture à partager » de *Culture et Recherche*. Et si la mission de PATSTEC n'a rien à voir avec celle d'un CCSTI, il reste que l'art peut accompagner les objets « sauvegardés » dans leur voyage vers le futur, sans les embaumer ni les momifier. En les laissant vivre, en quelque sorte. Le musée des Arts et Métiers, tête de pont de PATSTEC, ne peut devenir un cimetière de capsules ou une arche de Noé. Mais il peut volontiers accueillir une station pour vaisseaux interséculaires.

Yves Winkin

Professeur au Conservatoire national des arts et métiers
Directeur de la Culture scientifique et technique du Cnam
Directeur du musée des Arts et Métiers

UN SÉMINAIRE DE RECHERCHE AU MUSÉE DES ARTS ET MÉTIERS

L'ouvrage présenté ici réunit les interventions, pour la plupart d'entre elles, du séminaire de recherche « Patrimoine contemporain : Science, Technique, Culture & Société ». Organisé à l'initiative de la Mission nationale de sauvegarde du patrimoine scientifique et technique contemporain, le séminaire s'est tenu au musée des Arts et Métiers de 2012 à 2015.

Le séminaire a été lancé sous la responsabilité scientifique de Catherine Ballé, directeur de recherche honoraire au CNRS ; Serge Chambaud, ancien directeur du musée des Arts et Métiers, président de l'Association française pour l'avancement des sciences (AFAS) ; Catherine Cuenca, conservateur général du patrimoine, musée des Arts et Métiers et université de Nantes ; Robert Halleux, professeur des universités, membre de l'Institut de France ; Daniel Thoulouze, directeur de recherche honoraire au CNRS, conseiller pour la Mission nationale.

En outre, le séminaire a bénéficié de la participation scientifique de Michel Blay (CNRS), Paolo Brenni (CNR), Marie Cornu (CNRS/Institut des sciences sociales du politique, Cachan), Nabil El Hagar (université de Lille), Gérard Emptoz (université de Nantes), Aude Ferrando (musée des Arts et Métiers), Pascal Even (ministère des Affaires étrangères, département des Archives), Florence Hachez-Leroy (université d'Artois, EHESS), Valérie Joyaux (Mission nationale et université de Nantes), Vincent Minier (CEA/Irfu), Christine Nougaret (École nationale des chartes), Arnaud Péters (université de Liège/CHST), Dominique Poulot (Paris 1 Panthéon-Sorbonne/INHA), Yves Thomas (université de Nantes).

Les séances ont été organisées avec la collaboration, dans la cellule de coordination de PATSTEC à l'université de Nantes, de Véronique Rothenbühler, Valérie Joyaux, Olivier Rétif et Olivier Rochard ; à Paris, d'Elsa Campergue ; et avec l'appui des différents services du musée des Arts et Métiers.

Le séminaire « Patrimoine contemporain : Science, Technique, Culture & société » a mené une réflexion sur les questions – à la fois théoriques et pratiques – soulevées par la sauvegarde et la mise en valeur du patrimoine scientifique et technique contemporain effectuées dans le cadre de la Mission nationale. En effet, depuis la Seconde Guerre mondiale, les sociétés – pour le moins les sociétés occidentales – ont connu un développement sans précédent dans lequel la recherche scientifique, l'innovation technologique et le développement industriel ont joué un rôle déterminant à

l'origine des transformations sociales majeures qui ont caractérisé la fin du xx^e siècle et marquent le début du xxi^e siècle.

Or, dans cette évolution, le secteur des sciences et des techniques, tourné vers la nouveauté, le progrès et l'innovation, a été pendant longtemps sans histoire et sans mémoire. Les scientifiques, les institutions de recherche et les entreprises ont modifié leurs méthodes, leurs procédés et leurs outils de travail sans se préoccuper de garder des objets devenus obsolètes, des documents jugés sans pertinence, des savoir-faire considérés inutiles. Les objets et les instruments ainsi que les témoignages des scientifiques, des industriels et des usagers ont peu attiré l'attention, à l'exception de programmes spécifiques dans les années 1990 ou d'initiatives diverses. En d'autres termes, le patrimoine scientifique et technique contemporain a fait l'objet de mesures de protection peu étendues, si ce n'est quasiment inexistantes. Tel est le contexte dans lequel une mission nationale de sauvegarde du patrimoine scientifique et technique contemporain a été confiée en 2003 par le ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche au musée des Arts et Métiers.

Le programme de sauvegarde des objets et des instruments de la recherche du secteur public et du secteur privé mené par la Mission nationale du musée des Arts et Métiers s'étend actuellement sur presque la totalité du territoire français, concerne de nombreux domaines scientifiques et inclut un grand nombre d'objets, de documents et de témoignages. Au-delà de la sauvegarde matérielle, du repérage, de la collecte et de la mise en valeur des objets qui font le succès de ce programme, il est apparu indispensable d'engager une réflexion et un débat sur les questions que ce « patrimoine » soulève.

Dans une telle optique, des liens demandent à être établis entre le PSTC et l'histoire des sciences et des techniques ; plus généralement encore, avec les sciences humaines, qui traitent ce sujet. La sauvegarde matérielle des objets, tout en demeurant une priorité absolue, requiert une approche plus large qui seule peut donner sens à la collecte. En premier lieu, la sauvegarde du PSTC doit être située dans le cadre des politiques, des programmes et des pratiques des autres secteurs du patrimoine. En second lieu, la spécificité du PSTC suppose qu'il soit traité au vu des conditions de production de la science, de fabrication des instruments scientifiques, et du développement des nouvelles technologies. En troisième lieu, les dimensions intellectuelle, culturelle et sociale des sciences et des techniques ne peuvent être ignorées. La prise en compte des usages, des pratiques et des institutions est à privilégier.

Aussi a-t-il semblé nécessaire d'explorer l'ensemble de ces questions dans un séminaire de recherche qui favorise les échanges entre spécialistes des différentes disciplines scientifiques, professionnels de l'industrie et du patrimoine, universitaires et chercheurs, doctorants et étudiants. La variété des intervenants a permis de confronter les points de vue et d'engager une discussion à vocation pluridisciplinaire, voire transdisciplinaire. Le séminaire a favorisé la présentation d'expériences menées aux niveaux local, national et international ainsi que de travaux plus académiques.

Chaque année, les séances ont été conçues autour d'une thématique particulière. En 2012, le séminaire a exploré la spécificité du « Patrimoine scientifique et technique

contemporain ou PSTC», l'intérêt pour ce patrimoine, les conditions de sa sauvegarde et les modalités de sa mise en valeur. Au cours de l'année 2013 ont été abordées les conceptions et les pratiques des multiples spécialistes qui interviennent dans la sauvegarde et la mise en valeur du patrimoine : amateurs, conservateurs, responsables politiques et administratifs, associations de sauvegarde et sociétés de défense. En 2014, la troisième année du séminaire a été consacrée à l'analyse des « usages », à savoir les logiques professionnelles et institutionnelles des différents milieux dans lesquels s'effectuent la sauvegarde et la mise en valeur du patrimoine scientifique et technique : laboratoires de recherche, universités, entreprises et musées. En 2015, le séminaire a cherché à clarifier deux interrogations récurrentes : comment et pourquoi sauvegarder le patrimoine scientifique et technique contemporain ? Au terme de ces quatre années, il a paru opportun de réunir dans une publication les interventions du séminaire « Patrimoine contemporain : Science, Technique, Culture & Société ».

Le *Patrimoine contemporain des sciences et techniques* constitue désormais un domaine dans lequel se forgent de nouvelles pratiques de sauvegarde et de mise en valeur. Cependant, cette formule – ou label – et le domaine auquel ces termes renvoient appellent des éclaircissements et des précisions. En effet, le patrimoine constitue une notion aux contours flous par excellence. De plus, le « contemporain » correspond à une temporalité variable. En outre, les sciences et les techniques forment un vaste champ dont l'histoire patrimoniale est peu – ou mal – connue, particulièrement en ce qui concerne la période contemporaine. Ainsi, les initiatives et les programmes de sauvegarde et de mise en valeur du patrimoine scientifique et technique contemporain méritent de retenir l'attention, et les réflexions auxquelles ils donnent lieu demandent à être approfondies. Dans cet objectif, l'ouvrage présenté ici se propose non seulement de rendre compte de telles expériences patrimoniales mais d'aborder également les questions, théoriques et pratiques, que soulève le processus de patrimonialisation à l'œuvre.

Le patrimoine a suscité – et suscite encore – d'innombrables travaux, les uns plus académiques, les autres plus pragmatiques. L'ensemble de ces contributions permet de clarifier la signification de cette notion et de souligner ses implications culturelles, institutionnelles et sociales. Dans son usage courant, le patrimoine désigne la possession de biens et leur transmission d'une génération à l'autre. Plus spécifiquement, Jean-Pierre Babelon et André Chastel considèrent que la notion de patrimoine « couvre de façon nécessairement vague tous les biens, tous les “trésors” du passé »¹. Françoise Choay précise que ce « beau et très ancien mot » est plus particulièrement lié aux structures d'une « société stable »². Dans des sociétés qui se caractérisent par l'importance et la rapidité de leurs transformations, Pierre Nora souligne que le patrimoine est venu « rejoindre, dans la même constellation passionnelle, les mots “mémoire”, “identité”, dont il est devenu presque synonyme et qui ont eux aussi connu dans le même temps, en très peu d'années, le même renversement de sens ravageur »³. Dominique Poulot observe que le succès contemporain du patrimoine

¹ Jean-Pierre Babelon, André Chastel, *La Notion de patrimoine*, Paris, Éditions Liana Lévi, 1994, p. 11.

² Françoise Choay, *L'Allégorie du patrimoine*, Paris, Seuil, 1992, p. 9.

³ Pierre Nora, « Introduction des *Entretiens* », in Pierre Nora (dir.), *Science et conscience du patrimoine*, Paris, Fayard/Éditions du patrimoine, 1997, p. 12.

est dû à son « pouvoir évocateur », à l'origine d'une « véritable croisade au sein du monde occidental »⁴. Pour Roland Recht, il s'agit même « d'une véritable religion »⁵.

La valeur attribuée au patrimoine s'est longtemps traduite par la protection d'objets, de bâtiments et de lieux « hérités du passé ». Au XIX^e siècle, Aloïs Riegl précisait que leur valeur patrimoniale résultait avant tout de la « valeur d'ancienneté » qui leur était attribuée⁶. Un siècle plus tard, Krzysztof Pomian élargit cette acception en incluant tous les biens qui « échappent à une utilité immédiate » et auxquels est donnée « une valeur actuelle »⁷. À la fin du XX^e siècle, comme le montrent Françoise Benhamou⁸ et Xavier Greffe⁹, le patrimoine acquiert une valeur économique qui affecte ses qualités artistique, historique, mémorielle et identitaire.

Le patrimoine relève à la fois du particulier et du général ; il est personnel et universel. Il y a près de deux siècles, dans un pamphlet contre les « démolisseurs », Victor Hugo illustre de manière exemplaire, avec une formule bien connue, la dualité inhérente au patrimoine : « Il y a deux choses dans un édifice : son usage et sa beauté, son usage appartient à son propriétaire, sa beauté à tout le monde ; à vous, à moi, à nous tous. Donc le détruire c'est dépasser son droit¹⁰. » Plus récemment, David Lowenthal souligne que la mémoire du passé est à la fois « individuelle et collective »¹¹. Comme bien d'autres concepts qui ont trait au social, ainsi que l'a montré Émile Durkheim à propos de l'anomie dans *Le Suicide*¹², la notion de patrimoine possède deux dimensions : la première concerne l'individu, la seconde la société.

La protection du patrimoine a une longue histoire, principalement européenne, rappelle Françoise Choay¹³. Sans revenir sur cette « longue » histoire, plusieurs éléments constitutifs de la dynamique patrimoniale qu'elle révèle sont à retenir. La protection du patrimoine s'effectue à des rythmes variables et connaît des phases distinctes, souvent alternées : périodes de négligence, d'abandon, de rejet, voire de destruction ; vagues d'engouement qui favorisent de multiples opérations de réappropriation, de réhabilitation, de réutilisation¹⁴. La protection du patrimoine s'exerce à des échelles très diverses : décisions locales, politiques nationales, accords au plan international. Parfois même, la sauvegarde mobilise tous les niveaux et les modes d'intervention. Enfin, pour certains spécialistes, la protection du patrimoine

⁴ Dominique Poulot, *Une histoire du patrimoine en Occident*, Paris, Presses universitaires de France, 2006, p. 1.

⁵ Roland Recht, *Penser le patrimoine. Mise en scène et mise en ordre de l'art*, Paris, Hazan, [1999] 2008, p. 20.

⁶ Aloïs Riegl, *Le Culte moderne des monuments. Son essence et sa genèse*, Paris, Seuil, 1984.

⁷ Krzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise : XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1987.

⁸ Françoise Benhamou, *L'Économie du patrimoine*, Paris, La Découverte, 2000.

⁹ Xavier Greffe, *La Valorisation économique du patrimoine*, Paris, La Documentation française, 2003.

¹⁰ Victor Hugo, *Pamphlets pour la sauvegarde du patrimoine. Guerre aux démolisseurs!* Apt, L'Archange Minotaure, 2006, p. 51 ; Roland Recht (dir.), *Victor Hugo et le débat patrimonial*, Paris, Somogy-Éditions d'art/Institut national du patrimoine, 2003.

¹¹ David Lowenthal, « La fabrique d'un héritage », in Dominique Poulot (éd.), *Patrimoine et modernité*, Paris, L'Harmattan, 2000 ; *The Past is a Foreign Country*, Cambridge, Cambridge University Press, [1985], 2005.

¹² Émile Durkheim, *Le Suicide*, Paris, Presses universitaires de France, [1897] 2013.

¹³ Françoise Choay, *L'Allégorie du patrimoine*, Paris, Seuil, 1992, p. 25.

¹⁴ Jean-Pierre Bady, Marie Cornu, Jérôme Fromageau, Jean-Michel Leniaud, Vincent Négri, 1913. *Genèse d'une loi sur les Monuments historiques*, Paris, La Documentation française, 2013.

relève de l'intervention publique mais, pour d'autres, elle incombe à la société civile. À cet égard, deux visions, manifestement opposées, sont en présence. Selon Jean-Michel Leniaud, le patrimoine appartient principalement à la « sphère privée »¹⁵. Pour Dominique Poulot, les politiques du patrimoine doivent s'appréhender « à la lumière de l'action publique » et, dans le cas français, elles peuvent se confondre avec une « histoire administrative ou socio-administrative »¹⁶. Il semblerait que le patrimoine soit désormais l'affaire de tous, une « affaire de compromis », écrit Frédéric Edelmann¹⁷. La notion de patrimoine, conclut Pierre Nora, « d'essence unanime et communiale » est devenue « profondément conflictuelle »¹⁸.

Une lecture postmoderne incite à aborder les questions de patrimoine en termes d'action, de construction et de production¹⁹. Longtemps considéré comme un « héritage » matériel, le patrimoine est de plus en plus appréhendé dans ses composantes immatérielle et symbolique. David Lowenthal met en lumière le caractère imaginé – et imaginaire – du patrimoine : « L'héritage [c'est-à-dire le patrimoine] exagère et omet, invente avec sincérité, oublie franchement et prospère grâce à l'ignorance et à l'erreur²⁰. » La prise en compte de ce processus social de fabrication du patrimoine à des fins multiples se place au centre des réflexions actuelles. Trace, témoin et témoignage d'une histoire ou de l'histoire, le patrimoine dans ses diverses variantes est consigné dans des histoires – les *scripts* et *narratives*, chers aux spécialistes des *Cultural Studies*.

L'importance accordée au patrimoine correspond-elle, comme l'a suggéré Hannah Arendt, à une crise de la culture, voire des cultures²¹ ? Le goût du patrimoine serait alors le reflet d'un regard nostalgique sur le passé. *A contrario*, dans les *knowledge societies*²², la sensibilité patrimoniale ne serait-elle pas la simple expression d'une quête de connaissance tant sur le passé que sur le présent ? Ou bien encore « la passion et l'intérêt » que suscite le patrimoine, pour reprendre les termes d'Albert Hirschman²³, ne seraient-ils pas plutôt un symptôme des tensions, paradoxes et contradictions de la postmodernité²⁴ ? En effet, les deux tendances, longtemps distinctes, semblent actuellement se nourrir l'une de l'autre. Dans un tel amalgame,

¹⁵ Jean-Michel Leniaud, *L'Utopie française. Essai sur le patrimoine*, Paris, Mengès, 1992.

¹⁶ Dominique Poulot, *Une histoire du patrimoine en Occident. XVIII^e-XXI^e siècles*, op. cit.

¹⁷ Frédéric Edelmann, « Le compromis patrimonial », in Maria Gravari-Barbas, Sylvie Guichard-Anguis (dir.) *Regards croisés sur le patrimoine dans le monde à l'aube du XXI^e siècle*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2003.

¹⁸ Pierre Nora, « Conclusion des *Entretiens* », in Pierre Nora (dir.) *Science et conscience du patrimoine*, op. cit., pp. 392-393.

¹⁹ Natalie Heinich, *La Fabrique du patrimoine. « De la cathédrale à la petite cuillère »*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2009.

²⁰ David Lowenthal, « La fabrique d'un héritage », in Dominique Poulot (éd.) *Patrimoine et modernité*, op. cit..

²¹ Hannah Arendt, *La Crise de la culture. Huit exercices de pensée politique*, Paris, Gallimard, 1972.

²² *Towards Knowledge Societies*, Paris, UNESCO Publishing, 2005.

²³ Albert Hirschman, *The Passions and the Interests. Political Arguments for Capitalism before its Triumph*, Princeton, Princeton University Press, 1977 ; trad. : *Les Passions et les intérêts. Justifications politiques du capitalisme avant son apogée*, Paris, Presses universitaires de France, 1980.

²⁴ Jean-François Lyotard, *La Condition postmoderne*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1979.

le patrimoine « hérité du passé » ne devient-il pas une source d'inspiration, voire la base tangible de projets d'avenir ?

Au cours de la période contemporaine, peu de secteurs ont connu un développement aussi important que celui des sciences et des techniques. De plus, rares sont les activités dont les conséquences économiques, culturelles et sociales ont eu une telle ampleur. Or les objets et les instruments, pour la plupart d'entre eux rapidement obsolètes, les documents ou les récits qui témoignent de ce développement – plus particulièrement celui de la recherche – ont été dans une large mesure négligés tant par les milieux scientifiques et industriels directement concernés que par les professionnels des musées de sciences et techniques et des institutions culturelles chargées de la diffusion de la culture scientifique, technique et industrielle.

Ainsi, le patrimoine contemporain des sciences et des techniques s'est longtemps trouvé en déshérence. Toutefois, au tournant du siècle, différents programmes de sauvegarde ont été lancés en France. Parmi eux, deux projets initiés dans les Pays de la Loire par l'université de Nantes se sont révélés novateurs : « Mémoire de l'innovation scientifique et technique du xx^e siècle » et « Sauvegarde et mise en valeur du patrimoine scientifique et technique du xx^e siècle »²⁵. En outre, le directeur du musée des Arts et Métiers souhaitait compléter les collections pour la période contemporaine et leur consacrer un espace dans le musée. En 2003, une Mission nationale de sauvegarde et de mise en valeur du patrimoine scientifique et technique contemporain lui est confiée par le ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche. Les orientations et les méthodes expérimentées dans les Pays de la Loire ont été étendues à l'échelon national par le musée des Arts et Métiers, qui a créé un réseau national de sauvegarde et de mise en valeur du patrimoine scientifique et technique contemporain (PATSTEC). En 2009, un colloque a montré l'envergure de ce nouveau champ patrimonial²⁶. Depuis lors, de nombreuses réalisations ont vu le jour, la réflexion qui les accompagne s'est enrichie et, de 2012 à 2015, le séminaire de recherche « Patrimoine contemporain : Science, Technique, Culture & Société » a été organisé au musée des Arts et Métiers.

Le séminaire a eu pour vocation d'approfondir les questions théoriques et pratiques que la sauvegarde et la mise en valeur du patrimoine scientifique et technique contemporain – dans une large mesure le patrimoine de la recherche contemporaine – conduisent à se poser, en adoptant différentes perspectives et selon divers points de vue. Dans l'ensemble des thématiques abordées, plusieurs sujets ont été plus particulièrement traités. Il est apparu nécessaire de situer le patrimoine des sciences et des techniques dans le champ du patrimoine en général et parmi les autres domaines du patrimoine contemporain. À la diversité manifeste de ces domaines correspond une spécificité qui demande à être analysée. Dans cette optique, les pratiques de recherche, dont les objets patrimoniaux sont le produit, ont été examinées, qu'il s'agisse d'activités individuelles ou collectives au sein des laboratoires.

²⁵ Catherine Cuenca, Yves Thomas, Catherine Ballé (dir.), *Le Patrimoine scientifique et technique contemporain. Un programme de sauvegarde en Pays de la Loire*, Paris, L'Harmattan, 2005.

²⁶ Catherine Ballé, Catherine Cuenca, Daniel Thoulouze (dir.), *Patrimoine scientifique et technique : un projet contemporain*, Paris, La Documentation française, 2010.

De plus, la patrimonialisation de la recherche s'effectue au sein des universités. Sa mise en œuvre dépend de leur histoire, politique et complexité institutionnelle. La recherche s'effectue également dans des entreprises. Toutefois, en raison de l'ampleur du secteur industriel, les expériences patrimoniales prises en compte ne sont que des exemples d'une réalité beaucoup plus hétérogène. La question de la destination culturelle du patrimoine contemporain des sciences et des techniques a été soulevée. La protection de ce patrimoine s'effectue-t-elle sur les lieux d'utilisation des objets et des instruments ainsi que de production des savoirs et savoir-faire? Résulte-t-elle d'initiatives – individuelles ou collectives – d'amateurs, d'associations et de programmes plus institutionnels de sauvegarde? Ou bien encore, « la fabrique du patrimoine » est-elle réservée aux institutions culturelles : musées de sciences et techniques, *Science Centers* et sites patrimoniaux?

Dans l'ouvrage, les contributions, en français et en anglais, rendent compte des sujets abordés dans les séances du séminaire et traduisent l'esprit des débats. Elles témoignent de la très grande diversité du patrimoine scientifique et technique contemporain et de ses modes de patrimonialisation. Mais au-delà d'une variété manifeste, la logique patrimoniale révélée par les expériences relatées semble dépendre dans une large mesure des contextes dans lesquels elles s'inscrivent, les « mondes » dont parle Howard Becker à propos de l'art²⁷. Aussi le contexte institutionnel de la sauvegarde et de la mise en valeur du patrimoine est l'« angle de vue », selon l'expression adoptée par Georges Friedmann pour la sociologie du travail²⁸, qui a inspiré la présentation des articles et déterminé l'organisation du livre. Dans la première partie, la thématique générale est définie : *Le contemporain, un nouveau champ du patrimoine*. La seconde se propose de montrer la nécessité d'associer, voire de confronter : *Logiques patrimoniales et pratiques de recherche*. La troisième partie explore : *Le patrimoine contemporain des universités*. Une quatrième aborde un vaste sujet : *Mémoire d'entreprise et patrimoine d'industrie*. Enfin, la dernière partie du livre restitue l'expérience de musées européens : *Le contemporain, un enjeu des musées*.

²⁷ Howard Becker, *Art Worlds*, Berkeley, University of California Press, 1982 ; trad. : *Les Mondes de l'art*, Paris, Flammarion, 2006.

²⁸ Georges Friedmann, *Le Travail en miettes*, Paris, Gallimard, 1964.